



Allocution
du président de l'Assemblée nationale,
M. Jacques Chagnon

À l'occasion de sa nomination
au grade d'Officier
de l'Ordre national de la Légion d'honneur
par le président de la République française,
M. François Hollande

Paris
Le 2 février 2016

Monsieur le Président,

Ému, ému, je le suis de recevoir cette distinction! Son fondateur, l'empereur Napoléon 1^{er}, a été l'un des hôtes les plus prestigieux de la maison. C'est d'ailleurs ici, au Palais du Luxembourg, qu'il a voulu voir évoluer sa création : le Sénat français. C'est le 24 floréal de l'an X, soit le 14 juillet 1804, qu'il a remis sa première Légion d'honneur à la chapelle des Invalides.

Au moment de sa création, en 1802, on prétend que l'évêque d'Autun, Monsieur de Talleyrand, ministre des Affaires extérieures de Napoléon, eut la réflexion suivante : « Sire, pourquoi créer cette décoration, c'est une babiole inutile », et Napoléon aurait eu ce mot en guise de réponse : « Sachez, Monsieur, qu'on mène les hommes avec des hochets. »

Je soupçonne que ce sont ces mots qui viennent immédiatement à la bouche de ceux dont le désir inassouvi est de la recevoir ou chez les *quelques-uns* qui l'ont refusée!

Depuis 1804, le million de personnes qui l'ont reçue ont certainement été émues, comme je le suis, ce soir, d'avoir été reconnu pour « l'honneur et la patrie ».

Dans mon cas, n'ayant pas la chance d'avoir la double citoyenneté, cela me ramène quand même à mes origines qui sont d'ici. En effet, c'est à proximité de Tours, plus précisément à St-Georges de Tours en 1645, que fut baptisé François Chagnon, dit Larose. Il fut cardeur et soldat; c'est en cette qualité qu'à l'âge de vingt ans, comme soldat du Régiment français Carignan-Salières, il s'embarqua, lui et plus de 1 200 autres, pour la Nouvelle-France avec mission de protéger les installations françaises des incursions de la nation iroquoise. Il arriva à Québec, le 18 août 1665, sur le bateau l'Aigle d'Or, il y a de cela 350 ans, l'été dernier. Tous les Chagnon de la Nouvelle-France, plus tard du Québec et du Canada et aussi des États-Unis, sont des descendants de François. Il ne retourna jamais en France; il s'établit au bord du fleuve Saint-Laurent à Verchères où il mourut en 1693, laissant en héritage « un fusil, trois bêtes à cornes et 7 arpents de terre en valeur ».

Seuls, quelques Chagnon sont revenus sur la terre de leurs ancêtres. Ils y sont revenus comme François, à titre de soldat, cette fois-ci, comme Canadiens, venant libérer la France deux fois au cours du siècle passé.

Malgré toutes les difficultés que l'on peut imaginer, les 12 générations qui m'ont précédé ont assuré la pérennité dans leur famille, non seulement de la langue française, mais aussi de la grande culture française. Mon père, doté d'une bonne bibliothèque, nous a élevés, très jeunes, avec la Chanson de Roland et la poésie de Ronsard. Mes parents, mon oncle et mes tantes furent la première génération à venir en France pour le plaisir : s'émerveiller devant tel tableau, dans tel musée, telle cathédrale, devant tel spectacle, pour tel auteur, etc.

Tout cela m'émerveille aussi; en fait, je viens en France depuis 47 ans et j'en suis à ma 70^e visite.

Plusieurs de ces venues ont été faites dans le cadre d'activités parlementaires tant à l'Assemblée nationale qu'au Sénat. Il est vrai que je suis membre de notre groupe d'amitié depuis seulement 30 ans... Nos fréquentations assidues nous ont permis de mieux nous connaître et de nous apprécier mutuellement. Nos discussions, souvent sont très sérieuses, m'ont quand même permis de conclure, comme Hemingway, que : « Paris est une fête. » Récemment, Paris a connu des moments très difficiles, mais quand les loups sont dans Paris, comme ce fut le cas au cours des 150 dernières années, les occupants, les mitrailleurs, peu importe d'où ils viennent, on les met dehors et on recommence la fête! Ça, c'est l'esprit français! C'est ça la différence.

Ma France, à moi, c'est celle de Michel de Montaigne, qui nous éclaire encore par son ouverture sur l'éducation, la culture, le voyage et l'ouverture aux autres.

C'est celle de Montesquieu, qui nous a légué les codes de l'organisation d'une société démocratique basée sur le droit; c'est celle de Descartes pour sa démonstration de l'importance de l'influence de la raison; ainsi que celle des encyclopédistes, Diderot en tête, pour leur infatigable recensement de la connaissance humaine de leur époque.

C'est aussi celle d'Alexis de Tocqueville, qui synthétise les éléments d'une société démocratique moderne.

C'est Rimbaud qui fait rêver; c'est Baudelaire qui écrit parmi les plus belles pages de la critique de l'art.

Plus près de nous, ce sont Aragon, Sartre, Camus, de Beauvoir, Yourcenar et Malraux, le magnifique, dont les romans ont inspiré mon début d'âge adulte et dont le discours sur l'art demeure un chef-d'œuvre. Il fut un grand « politique », qui permit l'entrée du Québec sur la scène française au début des années 60 avec son vis-à-vis Georges-Émile Lapalme, ministre du gouvernement de Jean Lesage.

Tous ceux-là ne sont que quelques représentants de la civilisation française qui éclairent encore une partie de notre humanité.

Ces rayons de lumière ont influencé toute la francophonie : chez nous, les Gaston Miron, Anne Hébert, Michel Tremblay, Dany Laferrière; Aimé Césaire, aux Antilles; Léopold Senghor, en Afrique noire. Voilà! Une infime partie des récoltes de la francophonie qui, par l'appréciation d'une langue, ont essaimé des cultures originales, riches et vivantes, sur tous les continents.

Voilà où nous en sommes! C'est déjà extraordinaire. Mais, mes chers amis, un immense défi nous attend. La culture française a tranquillement décliné au cours des 150 dernières années marquant la révolution industrielle. L'avènement de la puissance américaine et l'anglais, issu d'une riche culture, est devenu une langue incontournable et puissante. Je ris des don Quichotte qui veulent combattre la langue anglaise; ils pourraient aussi combattre l'émergence du mandarin *tant qu'à y être!* Non, l'avenir du fait français passe par trois stratégies.

Si nous avons un peu raté le coche en ce qui concerne la révolution industrielle, eh bien, bonne nouvelle, elle est terminée. Mais ne ratons pas la révolution numérique pour laquelle nous n'en sommes qu'aux premiers balbutiements. Que nos états francophones financent davantage l'éducation, la recherche et le développement! Prenons un *leadership* dans cette révolution qui affectera tous les humains.

Deuxième stratégie : investissons dans la culture et ses produits dérivés. La culture dans un espace numérisé donne au commerce, à l'industrie, à la finance un regard nouveau. Les cinq sociétés les plus cotées dans les différentes bourses du monde n'existaient pas ou à peu près pas il y a dix ans, et sont toutes liées au monde de la communication et de la culture. Nous devons tout de suite impliquer les pays francophones du sud par l'utilisation d'une langue d'affaires numérisée.

Troisième stratégie : assez simple et assez compliquée en même temps. Comme vous le savez bien, l'avenir se conjugue avec la démographie. Or l'équation est facile : l'avenir est au sud et particulièrement en Afrique. On entend de plus en plus dire qu'en 2040, il y aura près de 600 millions de locuteurs francophones, dont 500 millions en Afrique. Ne soyons pas myopes. Le français n'est pas la langue maternelle des Africains; ils parlent le peul, le songhaï, le yoruba, l'igbo, etc. Le français, ils l'apprennent à l'école, et cela devient la langue véhiculaire qui cimenter socialement les pays africains, dits francophones. C'est là tout un défi : trouver les enseignants, valoriser la technologie francophone, adapter la pédagogie aux différents milieux en tenant compte de leur culture maternelle. Il est de notre devoir de les aider en fonction de leurs besoins et des directions qu'ils veulent prendre pour relever cet immense défi!

Une langue véhiculaire peut en remplacer une autre. L'exemple des anciennes colonies françaises est assez concluant. Aujourd'hui, quand vous circulez au Vietnam, au Cambodge ou au Laos, le français est la langue des personnes instruites et souvent âgées. La langue seconde chez les jeunes est généralement l'anglais ou le mandarin...

Donc, que pouvons-nous faire? Je vois une espèce de plan Marshall de la francophonie pour augmenter rapidement les niveaux d'instruction dans toute l'Afrique francophone. Comment? Et c'est là tout un défi : en finançant des infrastructures scolaires avec les grands fonds d'aide internationale, en aidant à trouver les enseignants, en valorisant la technologie francophone, en adaptant la pédagogie aux différents milieux, tout en tenant compte de leur culture maternelle. En lançant le défi d'une vie à tous, à des enseignants de tous niveaux et encore jeunes, qu'ils soient de chez nous, de chez vous, ou d'ailleurs dans la francophonie, qu'ils aient pris ou prendront leur retraite, et qui décident de venir passer un an, deux ou trois ans à former des professeurs africains ou tout simplement à enseigner leur spécialité dans la langue de Molière aux millions de jeunes en attente de savoir!

Chez nous, des dizaines de milliers d'enseignants vont prendre leur retraite dans les années qui viennent. Le défi qui saurait attirer plusieurs d'entre eux serait de transférer leur savoir, leurs connaissances dans un pays exotique; bien sûr, à condition que des structures d'accueil soient mises en place, et que leur sécurité soit assurée.

Et pourquoi ne pas mobiliser nos réservoirs de connaissances partout chez nous, chez vous, pour assurer la pérennité de la langue française!

C'est là un défi à la mesure de la grandeur de notre culture!

Merci.